

oe *objectif emploi*

Service public de l'emploi
Office régional de placement

Décembre 2013

N°19

Ma passion, mon métier
Des Jurassiens témoignent

Le décolletage recrute
L'exemple de Lemo 5

Plate-forme B2S
Interface entre étudiants et entreprises

«Je suis toujours en construction»

Ambassadrice du canton du Jura, Anne Comte a embrassé la carrière de comédienne. Elle en rêvait depuis longtemps. L'artiste évoque pour nous son parcours de la combattante. Texte Didier Walzer



Anne Comte sur le tournage de «Win Win» où elle incarnait l'épouse du maire de Delémont, interprété par le comédien belge Jean-Luc Couchard (à gauche).

Anne Comte (35 ans), qui est née à Delémont et a grandi à Vellerat, a fait partie de la première volée de la maturité artistique, option théâtre, instaurée au lycée de Porrentruy. Elle s'est ensuite dirigée vers la France et Lyon où elle a vécu et suivi sa formation de comédienne à l'Ecole nationale supérieure des arts et techniques du théâtre. «Après cette entrée en matière, je suis partie à Paris pour revenir m'établir à Lyon par la suite», explique la jeune femme, professionnelle depuis 2005.

La danse fut son premier coup de foudre, puis vint le théâtre. «Je ne sais pas vraiment ce qui m'a poussée à faire ce métier. Peut-être les planches ou un plateau de cinéma sont-ils les endroits où je peux m'exprimer réellement, parler de moi avec les mots des autres, me dévoiler tout en me cachant derrière le filtre de la fiction...».

Des ego souvent surdimensionnés

L'actrice adore jouer la comédie, travailler sur un projet, mais avoue que le milieu dans lequel elle évolue l'effraie. «On y est toujours en représentation et les ego sont souvent surdimensionnés, alors que je suis d'une nature plutôt discrète.»

Jusqu'à présent, Anne Comte ne peut pas réellement parler de mauvais souvenirs, mais souligne que le métier est «extrêmement difficile. Les castings et auditions représentent un océan de non pour de rares oui. Difficile, parfois, de ne pas baisser les bras. Mais quand c'est un oui qui sort et que le projet est intéressant, le travail est absolument passionnant, enrichissant».

A la question de savoir si elle a trouvé ce qu'elle cherchait en optant pour cette voie, elle répond : «Quelquefois oui,

mais j'espère toujours mieux et aussi assez de légitimité et suffisamment de reconnaissance pour choisir, le plus souvent possible, les personnes avec qui je voudrais travailler.»

Aux jeunes qui pourraient la considérer comme un exemple, Anne Comte indique humblement qu'elle n'a pas de conseils à donner, «car il faut être quelqu'un d'accompli dans ce métier pour dispenser des conseils. Alors que je suis toujours en construction. Quand j'aurai 40 ans d'une carrière bien remplie derrière moi, je pourrai peut-être parler de mon métier à des jeunes avec suffisamment de sagesse et de recul».

Dans un domaine où la modestie n'est assurément pas la valeur cardinale, Anne Comte fait figure d'exception.

Voir aussi pages 3,4 et 5

Entre fiction et réalité

La Jurassienne oscille entre théâtre, télévision et cinéma. On l'a notamment vue à l'affiche du long métrage «Win Win», de Claudio Tonetti, relatant l'épopée en 2006 de la demi-finale du concours «Miss Chine» dans le Jura.

Anne Comte, qui envisage son aventure dans ce milieu artistique à long terme, avoue que le grand public a passablement de clichés en tête s'agissant de l'argent qu'on y gagne : «Cela dépend beaucoup des contrats décrochés. Les grands acteurs qui gagnent des millions sont plutôt rares.»

N°19 Décembre 2013

Dossier ma passion, mon métier 2

La comédienne Anne Comte témoigne

L'ex-arbitre de foot Nicole Petignat et 4/5

le cavalier Steve Guerdat sous la loupe

Recrutement dans le décolletage 6/7

Portrait de Lemo 5 à Delémont

Plate-forme Internet B2S 8

Un pont entre étudiants et entreprises

« Mes journées commencent entre 5 et 7 heures du matin et se terminent à 18 ou 19 heures. »

Steve Guerdat, champion olympique d'équitation

Par Patrick Sylvestre, ex-footballeur professionnel, collaborateur à l'Office cantonal jurassien des sports

Jouer au football et en vivre, est-ce bien sérieux ?

Je me souviendrai toujours de cette phrase lâchée devant la classe avec un zeste d'ironie par un de mes enseignants. Le contexte a quelque peu évolué depuis lors, fort heureusement, et la perspective d'une carrière sportive professionnelle peut désormais être prise un peu plus au sérieux.

Malgré tout et aujourd'hui encore, il n'est pas toujours aisé pour un jeune sportif pourvu de certaines qualités de faire accepter ce choix à son entourage et de trouver le bon environnement pour mener de front une formation professionnelle et une formation sportive avec des exigences toujours plus élevées.

J'ai eu cette grande chance de vivre de ma passion pendant une quinzaine d'années. Le foot était moins structuré qu'actuellement, ce qui m'a permis de jouer encore dans l'équipe de mon village en 3e ligue jusqu'à l'âge de 17 ans et de faire directement le grand saut en LNA, la Super League de l'époque.

J'ai ainsi pu terminer ma formation professionnelle tout en jouant en LNA à La Chaux-de-Fonds.

Le foot m'a fait voyager, rencontrer des personnalités et des gens extraordinaires provenant de tous les horizons, pas toujours sous un angle positif: le foot et l'argent qu'il génère mettent parfois en lumière des côtés bien sombres de l'être humain, mais il me reste en tête beaucoup plus de rencontres riches que l'inverse.

J'ai découvert et apprécié également toutes les valeurs positives qu'un sport d'équipe requiert pour s'approcher du succès, même si cela ne correspond pas toujours à l'image actuelle du sport dans notre société. J'ai eu le bonheur de participer à une Coupe du monde, un rêve de gosse devenu réalité.

Je connais aussi les efforts qu'il est nécessaire de fournir pour transformer ce rêve en réalité, les périodes de doute, le problème de la reconversion, car la « retraite » pointe le bout de son nez très rapidement en apportant avec elle son lot d'incertitudes. Malgré cela et les problèmes rencontrés quotidiennement dans le monde du sport dont les médias se font l'écho, le sport reste une formidable école de vie, j'en suis persuadé, qui n'a pas encore sa juste place dans notre société.

voir aussi pages 2, 4 et 5

Ma passion, mon métier

Ils ont réalisé ce que beaucoup considèrent comme un objectif ultime, faire de leur passion une profession. Mais derrière le rêve, il y a un véritable dévouement, de grands sacrifices, et parfois une perte du sens des réalités. Témoignages. Texte Didier Walzer

Au départ était une envie, celle de Nicole Petignat et de sa sœur jumelle, Dominique, de former une équipe féminine de football, elles qui couraient voir les matches. Echec. « Un arbitre nous a alors proposé de nous lancer dans l'arbitrage. C'est ainsi que tout a commencé », se rappelle l'Ajoulotte d'Alle, âgée de 47 ans désormais. C'était en 1983. Les deux frangines crochent immédiatement. Après quelques années, Dominique laisse le champ libre à Nicole pour cause de maternité. Une aventure qui va durer une petite dizaine d'années pour la seconde. Ses titres de gloire :



Une femme dans un univers masculin

Vu de l'extérieur, le monde du football semble macho, mais pas à l'intérieur, estime Nicole Petignat. « Pour être précise, disons que les joueurs m'acceptaient comme arbitre, ils ne voyaient pas la femme. » Elle a gardé une certaine philosophie de son passage sur les terrains: « Si on n'accepte pas une femme dans la vie, c'est pareil dans le football. Personnellement, j'ai toujours essayé de trouver une ouverture, un chemin, pour communiquer avec les joueurs. »

l'arbitrage, en 2003, de la rencontre masculine de l'UEFA AIK Stockholm—Fylkir; chez les femmes, la finale de la Coupe du Monde à Los Angeles, et celle de l'Euro féminin Allemagne – Norvège, à Ulm, en Autriche, respectivement en 1999 et 2001; en septembre 2000, elle siffle le tournoi féminin des Jeux olympiques de Sydney et la finale de la Coupe (masculine) de Suisse Lucerne – Bâle en 2007. « J'avais sifflé un pénalty pour Bâle à la 90^e minute, qui avait gagné 1-0!... Tout arbitre rêve un jour d'être sur le terrain d'une finale de Coupe de Suisse. »

La Jurassienne aura sifflé une centaine de rencontres de ligue nationale et trois en Coupe de l'UEFA. Jamais aucune autre femme n'a arbitré dans cette compétition.

Nicole Petignat a mis un terme à sa carrière d'arbitre professionnelle en novembre 2008. « Je n'en avais pas marre, je cherchais simplement d'autres buts(!) dans ma vie. »

On devrait plutôt dire semi-professionnelle en termes de rémunération, car l'Ajoulotte recevait 1500 francs par match – et travaillait parallèlement comme masseuse sportive pour Mme et M. Tout-le-monde, un métier qu'elle exerce aujourd'hui à plein temps entre ses cabinets de Bassecourt et de Watt, dans le canton

de Zurich – contre 4000 euros pour ses homologues français ou allemands. En tant que femme toutefois, elle devait s'entraîner physiquement davantage que les hommes pour soutenir le rythme de ceux qu'elle arbitrait.

Une vie dans une bulle

Ses meilleurs souvenirs résident dans ses rencontres. Avec le Valaisan Sepp Blatter, patron de la FIFA (fédération internationale de football) et Gilbert Facchinetti, président d'honneur de Neuchâtel Xamax notamment. « Des gens qui donneraient leur vie pour le ballon rond. » Une exclusivité, y compris pour Nicole Petignat, qui a son revers de la médaille: « Etre passionné(e), c'est s'enfermer dans sa bulle. On oublie la famille, on n'ouvre pas les yeux sur les choses – essentielles – de l'existence. C'est pourquoi il y a beaucoup de divorces dans ce milieu. Personnellement, j'ai toujours eu de la chance d'avoir des partenaires qui appréciaient le football. »

Aux jeunes qui souhaiteraient faire de leur passion leur métier, la Jurassienne conseille de prendre de la distance pour ne pas sombrer dans le fanatisme et, par conséquent, « devenir un peu con à force de n'avoir que ça dans la tête. Il faut garder d'autres centres d'intérêt. »

Son salut a résidé, selon elle, dans le fait d'avoir une sœur jumelle qui a arrêté net l'arbitrage en raison de sa maternité. « Elle m'a montré un autre univers. Idem pour mon autre sœur, Marie, et ma mère, qui ne connaissent rien au foot. »

Devenir coach de basket en fauteuil roulant a aussi été bénéfique. « Là, les gens doivent s'adapter à leur corps, à leur handicap. Le ballon rond, c'est du badinage à côté. On se rend compte qu'on est dans un cocon. Face à ces basketteurs, je me trouvais ridicule, moi qui avais passé des nuits blanches pour un pénalty. »

Un retour sur Terre, en somme.

Des chevaux dans le jardin d'enfants

On dira de Steve Guerdat qu'il est – presque – né sur un cheval. « Gamins, à la maison, à la place d'avoir un ballon de foot dans le jardin, nous avions des chevaux, mon frère Yannick et moi », sourit le champion olympique d'équitation. On rappellera que son père, Philippe, outre le fait d'avoir été lui-même un cavalier émérite, est également entraîneur national à succès, dans divers pays, depuis des lustres. Le destin du jeune Steve était donc tout tracé, lui qui a mordu à l'éperon dès son plus jeune âge.

Et, à 31 ans seulement, il a déjà une sacrée carrière derrière lui, dont le fait d'armes est sa médaille d'or individuelle au saut d'obstacles lors des Jeux olympiques de Londres à l'été 2012.

Son credo ? Toujours faire mieux ! « Dans le sport, on est obligé. A plus forte raison

en équitation : un jour on s'impose et, le lendemain, on est tout en bas. Il est illusoire de s'imaginer gagner 4-5 semaines d'affilée, tant les écarts entre les cavaliers sont infimes. Il n'y a par conséquent pas de risque de prendre la grosse tête. Il ne suffit pas de vouloir bien faire, encore faut-il avoir une monture performante et les sponsors qui vont avec. C'est bien sûr au cavalier de se placer dans ces conditions optimales. Ce qui représente aussi un talent. »

Si le Vadais avait un conseil à donner aux jeunes, il leur dirait d'y croire. « C'est fondamental. Si, dès le départ, on hésite, c'est mauvais signe. Mes parents refusaient que j'arrête les études pour me consacrer à plein temps à l'équitation. J'ai forcé la décision, qu'ils ont finalement été obligés d'accepter. C'est vrai que c'était un sacré risque. Mais, a posteriori, c'était judicieux. C'est facile à dire maintenant... »

Saine ambition

On le voit, le Jurassien dispose d'une grande force de caractère et d'une saine ambition, dont il ne se cache pas : « Gamin et sans prétention aucune, je voulais devenir numéro 1 mondial, gagner des Grands Prix, être champion olympique. »

Il se remémore justement qu'avant l'une de ses premières participations aux JO, il était allé essayer, comme tous les sélectionnés, les tenues officielles de Swiss Olympic pour la cérémonie d'ouverture. « On m'avait dit que c'était un moment excitant. J'ai été super étonné par des athlètes pour qui les Jeux s'arrêtaient là ! Et lors de la cérémonie

d'ouverture elle-même, beaucoup de mes compatriotes étaient comme des enfants, avec leur appareil photo, en pensant aux belles images qu'ils montreraient à leur entourage au retour. Moi, je trouvais ça ridicule. J'avais plutôt envie de ramener une médaille ! »

Steve Guerdat évolue dans un sport de haut niveau où l'heure de la retraite sonne relativement tard. « Je n'y songe nullement. La fin d'une carrière se produit lorsqu'il n'y a plus cette petite étincelle. J'en suis loin pour l'instant. »

Rien d'étonnant pour ce passionné devant l'Eternel.

Voir aussi pages 2 et 3



Aucun répit pour Steve Guerdat

Le cavalier n'a pas l'impression de travailler, plutôt d'être en plein rêve. « C'est certes un privilège, mais gourmand en temps et en sacrifices. »

En tant qu'homme et sportif de haut niveau, le Jurassien se réalise entièrement. Toutefois, le répit n'existe pas. « Les semaines de compétition internationales se comptent à raison de 45 à 47 par an. Mes journées commencent entre 5 et 7 heures du matin et se terminent à 18 ou 19 heures. Certes, l'équitation n'est pas aussi exigeante physiquement que d'autres sports. C'est cependant un style de vie complet. Et si l'on n'est pas passionné de la tête aux pieds, impossible de faire carrière. »

Le décolletage a de l'avenir chez Lemo 5

Lemo 5 S.A., à Delémont, est une entreprise emblématique dans le décolletage. De par son importance (240 employés) et sa stratégie de développement de la formation, elle est incontournable. Focus. Texte Didier Walzer



Patrick Eray, responsable de la formation, Mireille Montavon-Crétin, qui fut la première décolleteuse de Suisse (!), et le directeur, François Cuenca.

Le décolletage

Le décolletage est un domaine de la fabrication où des pièces de révolution (vis, boulon, axe, etc.) sont usinées par enlèvement de matière à partir de barres de métal, à l'aide d'un outil coupant (en général un outil couteau).

Les pièces sont usinées en petites, moyennes ou grandes séries sur des tours automatiques conventionnels (à came) ou à commande numérique. Elles sont usinées les unes à la suite des autres dans la barre afin d'atteindre une productivité et une précision élevées.

En principe, les pièces ainsi usinées subissent des opérations ultérieures (mécaniques, thermiques ou chimiques) avant d'être utilisées dans la réalisation de sous-ensembles.

Un brin d'histoire. François Cuenca, de Rossemaison, directeur du site de Delémont de Lemo 5 depuis 13 ans, est arrivé de la maison-mère à Ecublens (VD). Il devait rester 4 à 5 mois dans le Jura... Mais il ne regrette pas son enracinement: « Je bénéficie d'une certaine autonomie et j'ai pu développer le site jurassien grâce à un agrandissement de 2 000 m² en 2008, qui faisait suite à un premier élargissement, dans les mêmes proportions, datant, lui, de 1998. »

Pour l'activité de décolletage – façonner une pièce métallique à l'aide d'un tour à décolleter – de l'entreprise delémontaine, 5 600 tonnes de laiton par an, dont 70% de copeaux, sont utilisées. Sur les tours à décolleter, les employés(e)s – on

dit désormais polymécaniciens, option décolletage et mécaniciens de production, option décolletage – réalisent fiches ou collecteurs électroniques. Les diamètres les plus fabriqués (80%) présentent des dimensions de 6 à 18 mm et les 20% restants, 1 à 36 mm. Ce dernier diamètre est utilisé pour les contacts de petites prises (14 500 produits semblables, mais de grandeurs différentes).

Une fois achevées, les pièces sont expédiées à la maison-mère d'Ecublens pour un traitement de galvanoplastie.

Besoin accru de décolleteurs

Sous la conduite du directeur, quelque 240 employé(e)s, dont 46 femmes et 25 à 30% de frontaliers. « A compétences égales, ils perçoivent un salaire identique à celui des Suisses. On ne trouve pas suffisamment de personnel local et régional pour satisfaire aux besoins de l'entreprise. » Ce malgré des salaires attractifs, qui varient entre 6 000 et 7 000 francs mensuels pour les bons éléments après dix ans d'ancienneté.

Brevet mondial pour le fondateur de Lemo

Le fondateur de Lemo, Léon Mouttet, de Mervelier, a inventé le système d'autoverrouillage pour connecteurs push-pull, breveté mondialement. Un système qui les rend extrêmement fiables et robustes. C'est aujourd'hui le petit-fils de Léon Mouttet, Alexandre Pesci, qui est président du conseil d'administration et directeur général de la maison-mère Lemo S.A., à Ecublens.

« Un ouvrier non qualifié qui débute chez nous gagne plus de 4000 francs par mois, assure Patrick Eray, responsable de la formation et décolleteur de métier. Grâce aux nouvelles machines CNC, c'est désormais une profession où l'on ne se salit plus. Se salir était un élément dissuasif par le passé. »

Patrick Eray dispense des cours interentreprises de décolletage sur le site même de Lemo 5. Il est également expert pour le canton du Jura dans le cadre des examens de fin d'apprentissage.

François Cuenca et Patrick Eray estiment en chœur que, à un moment donné, ni les autorités, ni les entreprises n'ont pris suffisamment en considération le problème de la formation, d'où la pénurie actuelle de décolleteurs. « La formation a été laissée de côté et, à l'orientation professionnelle, je ne suis pas certain que ce métier soit valorisé », souligne Patrick Eray.

Pignon sur le monde

La maison-mère Lemo S.A., à Ecublens (VD), compte 320 employé(e)s, le site de Redel, à Sainte-Croix (VD), 120, et celui de Delémont, 240. Ca, c'est pour la Suisse. A l'étranger, il existe 24 filiales, dont les principales se situent à Munich, en Allemagne, près de Londres, en Angleterre, ainsi qu'à Santa Barbara, en Californie.

Un total de quelque 1 400 employé(e)s travaillent pour le groupe, dont la stratégie est claire: la maison-mère vend aux filiales, qui (re)vendent aux clients.

Les marchés d'exportation les plus importants: Allemagne, Grande-Bretagne, Etats-Unis et Japon et les domaines dans lesquels les produits de Lemo sont utilisés varient considérablement: radiotélévision, secteurs médical et spatial, aviatic, appareillages de mesures scientifiques et industrielles, Formule 1, etc.

Entreprise formatrice

Lemo 5 – considérée depuis longtemps comme une entreprise formatrice – prêche par l'exemple, qui engage des apprentis décolleteurs. Actuellement, 14 jeunes suivent une formation en première, deuxième et troisième années. Objectif de Patrick Eray: six nouveaux apprentis décolleteurs à partir de la rentrée 2014, dont des filles, et ainsi de suite les années d'après. « A ce propos, la première décolleteuse de Suisse, Mireille Montavon-Crétin, a été formée chez nous et y travaille toujours. »

Selon ses besoins, Lemo 5 garde certain(e)s apprenti(e)s ayant achevé leur formation, généralement un à deux par an. « Quant à celles et ceux qui partent combler le déficit en personnel d'autres entreprises régionales, nous leur gardons la porte ouverte. »

A l'horizon 2015, de nombreux décolleteurs partiront en retraite dans le Jura. Les besoins s'annoncent donc grandissants.

Plus que jamais, le décolletage a de l'avenir.



Michael Giaouque, à gauche, qui réalise un apprentissage en cours d'emploi, et son maître d'apprentissage, Jean-Jacques De Sousa.

Témoignage

« Le décolletage est motivant et paye bien »

Michaël Giaouque, 34 ans, Courtételle

« Chez Lemo, j'effectue un apprentissage de mécanicien de production, option décolletage, que j'ai commencé en août dernier. Après un premier apprentissage de forestier-bûcheron et quelques années dans ce métier, j'ai eu envie de changer. J'ai alors commencé comme manœuvre aide-décolleteur chez Lemo, en 2007, après qu'une connaissance m'a incité à tenter ma chance. Je voulais progresser et c'est là que Lemo m'a proposé un apprentissage. Ce n'est pas évident de retourner à l'école, de faire ses devoirs, mais la mécanique me plaît. Réussir à sortir de belles pièces est motivant. Enfin, si je compare à mon ancienne profession, le décolletage paye plutôt bien. »

B2S jette un pont entre étudiants et entreprises

Plate-forme Internet interactive mise en place à Yverdon, Business2School, qui a essaimé à l'échelle romande et dans le Jura, rapproche entreprises et étudiants pour faciliter l'accès à l'emploi notamment. Texte Didier Walzer

Business2School (B2S) est une plate-forme qui met en relation les étudiants de la HES-SO – Haute Ecole spécialisée de Suisse occidentale – (dont fait partie la Haute Ecole Arc) et ceux de la Haute Ecole spécialisée bernoise (HESB) avec les entreprises.

Concrètement, sur www.b2s.ch, les entreprises peuvent proposer gratuitement des sujets de travail pour le Bachelor, des stages et des premiers emplois, appelés First Jobs sur le site.

« Les étudiants ont également la possibilité de rédiger une annonce de recherche, une demande, à laquelle les entreprises peuvent répondre. Une potentialité surtout utilisée pour les sujets de travail du Bachelor et les stages. Pour les First Jobs, l'étudiant est davantage un consommateur d'annonces », explique Sabina Schwyter-Küffer, secrétaire générale de B2S.

Le public cible: d'une part, les étudiants HES des domaines de l'économie et des services, de l'ingénierie, des IT (Information Technology – les technologies de l'information et de la communication, techniques utilisées dans le traitement et la transmission des informations) et du travail social et, d'autre part, les entreprises qui sont des employeurs potentiels.

Plate-forme gratuite

« B2S a conclu un contrat de partenariat

avec toutes les Chambres de commerce de Suisse romande et du canton de Berne, ce qui nous aide à sensibiliser les entreprises. » Ce concept est principalement financé par la HES-SO et la HESB. Les entreprises peuvent en outre devenir membres ou partenaires de l'association, ce qui constitue une autre source de financement pour elle. Toutefois, l'utilisation de la plate-forme est gratuite, aussi bien pour les étudiants que les entreprises – de toute taille, de la start-up à la très grande société, et de tous les secteurs économiques. « Dès lors, on ne parle pas de clients, mais d'utilisateurs », précise Sabina Schwyter-Küffer.

Collaboration avec le Jura

On trouve de nombreux étudiants jurassiens dans les deux institutions que sont la Haute Ecole Arc et la Haute Ecole spécialisée bernoise avec lesquelles B2S collabore. Elle a aussi noué des contacts avec la Chambre de commerce et d'industrie du Jura (CCIJ). Les entreprises régionales sont par conséquent les bienvenues auprès de cette plate-forme.

Si B2S consolide actuellement ses activités en Suisse romande et dans le canton de Berne, la secrétaire générale souligne que, lorsque tous ses objectifs auront été atteints dans ce dernier canton, une nouvelle collaboration avec une autre école spécialisée pourrait être initiée.

www.b2s.ch

Genèse d'un concept

En 2001, deux étudiants en ingénierie des médias et en économie d'entreprise de la Haute Ecole d'ingénierie et de gestion du canton de Vaud (HEIG-VD), à Yverdon, contactent la Chambre vaudoise de commerce et d'industrie (CVCI). Le duo est chargé de trouver un sujet de travail de diplôme auprès d'une entreprise. La tâche est compliquée en raison de la crise économique.

La CVCI lui donne alors comme sujet de Bachelor la mise au point d'un bon moyen de mettre en relation étudiants et entreprises. C'est ainsi que le projet B2S voit le jour.

L'association Business2School est fondée le 25 juin 2002. Et la collaboration avec la HES-SO – qui inclut un financement de sa part – commence en 2005. Depuis octobre 2012, les activités de Business2School se sont étendues au canton de Berne.

Impressum

Parution

4 numéros par an

Rédacteur responsable

Didier Walzer
didier.walzer@jura.ch

Tirage

2'200 exemplaires
imprimé chez Pressor SA
à Delémont (JU)

Couverture

Roger Meier

Rédaction

Objectif Emploi
Rue du 24-Septembre 1
CH-2800 Delémont

www.jura.ch/amt